
Pour une morphogénèse du passé¹

Jacques Mathieu
Département d'histoire
Centre interuniversitaire d'études québécoises

Depuis le début des années 1980, le questionnement sur les pratiques du passé et les démarches disciplinaires s'est considérablement intensifié. L'éclatement des frontières disciplinaires, l'essor des entreprises muséales, la vogue des commémorations, les succès de popularité des concepts de patrimoine ou de mémoire et le contexte de mondialisation de la recherche ont vraisemblablement favorisé l'émergence de ce questionnement. Un nombre croissant de chercheurs ont ainsi voulu baliser les directions empruntées par les travaux savants.

Cette amorce d'une réflexion pluridisciplinaire prend à témoin quelques grandes réalisations strictement québécoises dans les champs couverts incidemment par le département d'histoire de l'Université Laval à Québec. Elle observe cette production à la lumière de constats effectués ailleurs² et de modèles de référence. Elle retient toute la famille des disciplines qui composent actuellement ce département : l'archéologie, l'archivistique, l'ethnologie,

-
1. Nous tenons à remercier les membres du CIEQ et en particulier Serge Courville, Normand Séguin et Yves Roby, ainsi que Bogumil Jewsiewicki Koss qui nous ont fait part de leur commentaire sur une première ébauche de ce texte.
 2. Voir par exemple dans la revue *Genèses*, 1990-1991, les articles d'Eley, de Banti, de Schorske et de Medick ; aussi, Charle (1993), Corbin (1992), Jodelet (1991) et, pour le Québec, les actes des différents séminaires de la CEFAN.

l'histoire, les études d'art et la muséologie. Ces disciplines, autonomes mais apparentées, jouissent chacune d'une personnalité nettement affirmée et ont connu une évolution qui se prête à des comparaisons stimulantes. Les démarches ainsi mises au jour finissent par s'avérer des variantes d'un même grand mouvement culturel. Et les innovations comme les discours qui ont ébranlé les fondements des acquis ont soulevé des débats et créé des tensions en tout point comparables.

Cette observation empirique des pratiques disciplinaires vise à dégager l'architecture de parcours scientifiques. Elle part de questions bien plus simples que les réponses : Comment et par quoi se définit une pratique disciplinaire ? Comment fonctionne-t-elle ? Comment se représente-t-elle ? Comment évolue-t-elle ? À la limite, comment chaque chercheur s'oriente-t-il face à l'éventail des directions empruntées ? Ce qui nous intéresse, en somme, c'est la recherche de principes organisateurs. En ce sens, notre préoccupation veut aller au-delà des tendances et des courants, au-delà des intentions de totalité généralisante, au-delà des éléments constitutifs d'une pratique pour tenter de définir un cadre de référence. Du discours et des options scientifiques se dégagent, dans l'ensemble de la famille des disciplines historiques, des systèmes de pratique, comparables et inscrits dans un même mouvement d'ensemble, à la recherche peut-être de pertinence sociale. D'où l'idée d'une morphogénèse, c'est-à-dire d'une totalité organisatrice en action qui se découpe en phases repérables dans la trajectoire de chacune des disciplines concernées³.

LES QUATRE TEMPS DU PASSÉ

Les sciences qui ont en commun l'étude du passé semblent avoir été elles-mêmes victimes de ce que, en langage populaire,

3. Nous ne traitons pas ici de l'ensemble des pratiques des disciplines, non plus que de leur structuration. Seuls quelques aspects rejoignant plus nettement nos préoccupations sont abordés et encore, bien succinctement. Il va de soi également que cette analyse ne propose ni hiérarchie ni exclusivité des pratiques les unes par rapport aux autres.

on a appelé l'accélération de l'histoire. En fait, toute la famille des disciplines qui composent le département a connu, à des degrés divers, une évolution similaire dans sa nature, d'une approche positiviste à l'étude des représentations.

Nous allons d'abord examiner les disciplines dont la présence au département est plus récente : l'archivistique et la muséologie⁴. Nous établirons ensuite des parallèles avec les cheminements de l'archéologie, de l'ethnologie et de l'histoire de l'art, ces dernières retenues dans la seule perspective du patrimoine. Enfin, nous allons regarder de près les pratiques et les trajectoires livrées par l'histoire.

Au point de départ, il faut se garder d'une réaction primaire face à l'archivistique et à la muséologie. En aucun cas, l'on ne saurait associer ces domaines au matériau de l'histoire (le document écrit, l'objet), encore moins à des sciences auxiliaires. L'archivistique est définie comme une mémoire, organique et consignée, tandis que la muséologie est largement inscrite dans les sciences de la communication.

L'ARCHIVISTIQUE⁵

Désignée comme mémoire organique et consignée, l'archivistique permet d'œuvrer à partir du très concret et d'observer à la fois les attitudes devant le document et les innovations qui ont ponctué le développement de la discipline. Science en devenir, au Québec, elle a eu la chance de puiser à deux grandes traditions : l'américaine et la française. Au surplus, forcée de se situer par rapport à d'autres disciplines comme l'histoire, les sciences de l'organisation et les sciences de la communication, elle a dû expliciter ses choix et définir sa place en plus d'examiner son insertion dans les champs du savoir. Par les phases de consignation et de réactualisation de mémoire dans les organismes, comme par son cheminement vers le

4. Des programmes de formation aux études supérieures existent dans ces deux champs.

5. L'auteur est grandement redevable à Martine Cardin pour cette partie.

statut de discipline, l'archivistique fournit des repères intéressants à la problématique de l'évolution des sciences du passé.

Dans la phase initiale de vie d'un organisme, malgré les techniques avancées mises en œuvre, l'archivage est d'abord action. Il s'agit de conserver les documents qui ont valeur de preuve, de préservation des droits et privilèges, qui servent au fonctionnement et enfin livrent des témoignages utiles à tous les usagers, qu'ils soient administrateurs ou historiens.

La stratégie de constitution des archives correspond étroitement aux phases d'évolution des organismes⁶. Au début, les archives ne distinguent pas les documents personnels des activités de fondation de l'entreprise ; elles traduisent les finalités qui leur ont donné naissance. De fait, une fois que le fondateur a disparu, on se préoccupe de récupérer ses documents qui définissent les orientations de l'organisme ou qui constituent une preuve et un moyen d'affirmer des droits. Par la suite, dans les moments de crises, qui habituellement prennent la forme de restructuration administrative, on effectue un retour aux sources, à la pensée et aux documents fondateurs⁷.

Dans un deuxième temps, la mémoire consignée dans les archives des organismes reflète l'époque des experts. Les conseils d'administration ou les personnes les plus importantes dans l'organisme sont les spécialistes liés à la fabrication du produit ; qu'il s'agisse de l'inspection financière, de l'innovation technologique ou scientifique (génie, arpentage, médecine). À moins que les documents produits par ces mêmes experts aient valeur de preuves ou de droits, on conserve peu ces archives. Les experts sont dans l'action. Ils maîtrisent la succession des changements technologiques. Ils ne sentent pas le besoin de les consigner sur papier. Une fois qu'une technologie est devenue désuète, elle est simplement remplacée et l'on n'en garde pas trace. C'est pourquoi, plus

6. Cette analyse s'appuie principalement sur l'étude du Mouvement Desjardins et des compagnies Dominion Corset et F.-X. Drolet.

7. C'est dans cette documentation que se trouvent les intentions fondatrices. Voir Etchegoyen (1990), Hamon et Torres (1987), Cardin (1992).

tard, ces experts se préoccuperont de réaliser une œuvre de mémoire⁸.

La troisième phase est dominée par la bureaucratie. La direction de l'organisme est confiée à des avocats, à des conseillers en gestion, en administration, en marketing, en communication. Pour le conseil d'administration, le produit n'a plus tellement d'importance. La gestion de l'entreprise se fait d'abord et avant tout sur papier et par des papiers. On gère des services, on achète ou on vend des actions, on annexe des compagnies qui étendent les ramifications. L'activité n'est que prétexte à concevoir des regroupements financiers horizontaux ou verticaux. Au plan de la mémoire consignée, on assiste au développement de ce que l'on appelle la gestion des documents. On crée des systèmes experts, fondés sur la normalisation et le classement uniforme, aux ambitions un peu utopiques de globalité, de totalité et de fixité. La consignation de la mémoire devient bureaucratique et parfois technocratique. Elle procède d'un rationnel systémique, que l'on veut efficace et efficient. L'organigramme équivaut à la grammaire de l'organisation. Des administrateurs n'ayant aucune relation au produit ou au savoir scientifique assument la direction de ces centres. En somme, cette pratique de l'archivistique tend à devenir un système de gestion de l'information quasi indépendant du contenu.

La quatrième phase de l'activité archivistique s'inscrit dans une problématique de représentation tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Elle fournit les bases justificatives d'un discours fondateur mythifié qui s'exprime de façon tangible dans une production livresque, muséale, fonctionnelle ou symbolique⁹. À l'interne, les archives deviennent une composante parfaitement intégrée dans les rouages

8. Porteurs de mémoire, ils jouent un rôle essentiel et complémentaire à l'historien. L'archiviste se préoccupe de récupérer à des fins de sauvegarde ces mémoires oubliées.

9. De rebut, les documents deviennent des trésors d'archives ; ils sont utilisés dans les stratégies d'accueil et de formation ; ils servent à définir des concepts de mise en valeur et de projection d'images publicitaires ; ils donnent lieu à des publications, des expositions, voire à des séries télévisées.

organisationnels. Elles font l'objet de revendications de territoire entre l'historien, parfois le gestionnaire de documents, l'administrateur et l'archiviste¹⁰. Pour sa part, l'État crée des obligations, puis s'en libère en ayant recours au partenariat par les centres d'archives privées agréés. En même temps, l'archivistique met à jour ses principes fondateurs et s'interroge sur ses valeurs.

Dans son processus d'affirmation comme discipline autonome, l'archivistique a franchi des étapes qui paraissent communes à d'autres champs du savoir et dont les caractéristiques se retrouvent jusqu'à un certain point entre les différentes orientations dans une même discipline¹¹. On y trouve en succession, mais non sans chevauchement, les phases suivantes :

- formulation de modes d'intervention particuliers ; cela s'est traduit en archivistique par l'énoncé de grands principes généraux, comme le respect des fonds et l'apparition des premiers manuels ;
- dégagement de spécificités qui, en archivistique, a pris la forme de modes de traitement des fonds, de constitution en séries, de standardisation des règles de description, de mode de versement et a favorisé la mise en place de techniques sophistiquées ;
- démarcations identitaires où l'archiviste cherche à se libérer de toute tutelle et réclame son autonomie en particulier vis-à-vis de l'histoire ;
- postulats axiomatiques, définition de la discipline (ou de la démarche) sur d'autres bases conceptuelles ; pour l'archivistique : questions identitaires, mémoire, carrefour des sciences du passé, de l'administration et de l'organisation.

10. Devant un classement uniforme théoriquement au service de tous les membres de l'entreprise, par exemple, les acteurs en situation de responsabilité créent souvent un système parallèle d'archivage des documents qu'ils estiment utiles à l'exercice de leurs tâches spécifiques.

11. Voir par exemple Couture, Ducharme et Rousseau (1988). Mathieu et Cardin (1991).

Si l'on observe bien la pratique ou la discipline en archivistique, il se dégage des phases nettement constituées, définies par des intentions, d'où découle le reste.

LA MUSÉOLOGIE¹²

La muséologie a connu des étapes similaires. Dans sa phase d'émergence au Québec, dans le deuxième quart du XIX^e siècle, l'activité muséale a puisé aux grands courants anciens de l'Europe. Elle a été créatrice d'œuvres dans des perspectives à la fois esthétique, utilitaire et exotique. À l'exemple des galeries de portraits dans les grandes demeures familiales ou au Louvre, les institutions privées et gouvernementales se dotent de tableaux qui les inscrivent dans des lignées valorisantes¹³. Dans les années 1820, est installé à Québec un petit cabinet de curiosités ouvert au public, le musée Chasseur. La création en 1847 du musée Redpath à l'Université McGill, consacré aux sciences naturelles et à la généalogie, s'inscrit dans la lignée des grands inventaires conduits par les muséums d'histoire naturelle depuis le début du XVI^e siècle. Il s'agit, cette fois, de fournir aux élèves de McGill un laboratoire pour étudier la grande problématique scientifique soulevée par Darwin sur l'évolution des espèces.

Dans les années 1920, Québec se dote d'établissements muséaux structurés. Au Musée du Québec, outre les portraits de grands personnages de notre histoire et les collections d'histoire naturelle, les acquisitions s'étendent à tous les domaines artistiques : peinture, sculpture, estampe, gravure, orfèvrerie, à quoi s'ajoutent les meubles et les objets qui ont une histoire ou qui embellissent l'histoire. Gérard Morisset entreprend un grand inventaire des

12. Nous voulons remercier Philippe Dubé pour ses suggestions. La revue *Cap-aux-Diamants*, 25, printemps 1991, livre un bon aperçu synthétique de l'histoire de la muséologie au Québec.

13. La réalisation du grand tableau du Conseil souverain de la Nouvelle-France pour décorer la chambre du Parlement de Québec en est probablement le meilleur exemple.

œuvres d'art. À défaut de pièces disponibles, on en commande la création à des artistes de renom. C'est ainsi qu'est constituée la série de bronzes de Laliberté destinée à rappeler les différentes scènes de la vie quotidienne des ancêtres.

Au-delà des pratiques d'acquisition et de présentation de plus en plus tournées vers l'esthétique et la délectation des œuvres durant cette période, l'orientation artistique inscrit les réalisations muséales dans deux grands schèmes d'intelligibilité qui feront plus tard l'objet d'un grand débat et dont on repérera plus tard quelques traces dans la conception de l'histoire : l'un part du réel, l'autre, de l'imaginaire. Le musée expose les belles pièces, celles qui valorisent le passé et la culture. Ainsi, même de la vie traditionnelle, on retient ce qui révèle l'âme des Québécois. L'armoire à pointes de diamant, par exemple, symbole identitaire majeur, illustre la beauté et l'équilibre recherché par des ancêtres aussi habiles qu'ingénieux.

À compter des années 1960, le nombre d'experts se multiplie et les pratiques deviennent plus spécialisées. On insiste sur les fonctions : conservation, traitement des collections, relations avec le public. Les conservateurs s'appliquent à devenir des experts de l'objet. Ils conçoivent des typologies de classification par matériau et par fonction. On se préoccupe de couvrir la diversité des objets qui composent l'environnement matériel d'un habitat, surtout rural, et de réunir des séries d'objets témoins d'une évolution. L'intervention muséale prend essentiellement l'allure d'un entrepôt de mémoire tourné vers la sauvegarde. Au Musée du Québec, la tendance purement artistique et esthétisante demeure prépondérante et se consolide dans les années 1980 alors qu'est créé un autre établissement voué à l'histoire et à l'ethnologie, le Musée de la civilisation.

À ce moment-là, la muséologie connaît un essor considérable qui se traduit par la création de grands musées, la multiplication de centres d'interprétation et l'introduction d'une formation universitaire. De grands débats s'engagent : le musée de l'Homme d'ici et, bientôt après, le musée sans objet. Ces débats sont particulièrement révélateurs des trajectoires scientifiques. Le premier aboutit à un rejet fondé sur le refus d'une argumentation que l'on estime nationaliste et réductrice en même temps que sur une vision traditionnelle du passé. Le second débat voit émerger la préoccupation

du contexte. La recherche de sens prend une place de plus en plus grande¹⁴.

Bientôt, la réalisation d'exposition requiert l'intervention d'une nouvelle batterie de spécialistes. Les équipes réunissent conservateur, chercheur, designer et communicateur. Ces regroupements obligent à des compromis où chacun fait valoir son point de vue. Le conservateur insiste pour décrire l'objet. Le chercheur privilégie la nature et la validité scientifique des messages. Le communicateur s'intéresse plutôt à la réception par le public visiteur. L'alliance de la matière et de la manière ne se réalise cependant pas sans difficulté¹⁵. Et à mesure que le musée devient un lieu d'intérêt, de pouvoir et d'argent, les partis pris s'affirment. Cependant, avec le temps et les effets de mode, l'exposition a tendance à devenir une architecture ; l'objet, une communication. La sensibilité et l'émotion comptent par dessus tout. Le durable assumé par la fonction de conservation est transformé en un événement au moment de la diffusion.

À partir d'un concept général résolument anthropologique, on a eu tendance à définir la muséologie comme une science de la communication, ce qui a pour effet de modifier considérablement les rapports au contenu et au passé. Les thématiques relèvent davantage des préoccupations et des intentions du présent et la représentation y occupe une place de choix¹⁶. Un livre comme

14. Par exemple, voir l'exposition permanente *Mémoires*, au Musée de la civilisation.

15. Cette rencontre offre toutefois maints avantages pour le chercheur. Elle permet d'apprendre à lire un texte à trois niveaux : descriptif, fonctionnel et symbolique. Les exemples du chapelet ou de la pipe sont particulièrement éloquents. Ils sont en bois ou ils ont une forme particulière, sont composites ou non. Sur le plan fonctionnel, l'un sert à dire des prières ; l'autre, à fumer. Mais ces explications resteraient superficielles si on ne signalait pas que le premier est un signe d'appartenance et de pratique religieuses ; l'autre, d'une activité ludique, image de la sérénité. Ainsi, toutes les traces du passé se prêtent à une lecture à trois niveaux applicable au document écrit (Mathieu, 1987). Cette lecture plurielle permet de constater que, parfois, l'exposition, loin d'être une simplification, procure un renforcement considérable des messages principaux.

16. Une comparaison avec l'évolution des musées d'art et l'essor pris par la sémiologie de l'art ne manquerait pas non plus d'intérêt.

L'environnement entre au musée (Davallon, Grandmont et Schiels, 1992), par exemple, explore en détail les effets de l'insertion d'un semblable sujet d'actualité dans un musée. De même, un projet comme celui de fonder un musée du monument semble boucler la boucle dans la problématique des représentations. Il faut enfin retenir que si l'intangible n'est pas moins réel que le corps physique, l'évocation de l'imaginaire peut servir de prétexte à l'envol de l'imagination.

LE PATRIMOINE BÂTI

Le patrimoine, et en particulier le patrimoine bâti, a mobilisé les chercheurs de deux disciplines principales, les gens en arts et traditions populaires et les historiens de l'art¹⁷. Dès l'époque de la Nouvelle-France, des lieux, des bâtiments, des objets ont été sacralisés et assujettis à des mesures de protection et de mise en valeur. L'exemple le plus manifeste réside peut-être dans les dévotions à Notre-Dame-des-Victoires et la pratique des pèlerinages à Sainte-Anne-de-Beaupré.

En un sens, la relation savante ou politique au patrimoine a tardé à s'implanter. Il y a bien eu plusieurs interventions au XIX^e siècle dans le champ de la sculpture ou de la peinture. Il faut cependant attendre après la Première Guerre mondiale pour assister à des initiatives de nature structurante en ce domaine. Malgré la création de la Commission des sites et monuments historiques en 1921, en même temps que les Archives et le Musée – dix ans avant de construire un édifice pour les loger –, trente ans plus tard, seulement trois immeubles sont protégés. Entre-temps toutefois, on fait apposer des centaines sinon des milliers de plaques sur des édifices. Dans la majorité des cas, ces plaques rappellent des personnalités différentes du passé et, à un degré moindre, des événements jugés mémorables.

17. La reconstitution du cheminement de ces deux disciplines ferait ressortir l'importance primordiale de la représentation ainsi que le passage de l'étude d'une œuvre d'art par son contexte historique à une sémiologie des œuvres.

À compter des années 1950, s'amorce une phase intensive de protection du patrimoine immobilier¹⁸. Au début, ce furent des bâtiments isolés dont la valeur historique était souvent liée à leur caractère ancien ou pionnier (maisons du Régime français) ou à leur fonction (religieuse, conventuelle ou institutionnelle)¹⁹.

Cette perspective fondée sur l'exemplarité, la primauté, l'unicité, s'estompe progressivement. Au début des années 1960, on assiste à deux poussées dans la même direction : la protection et la restauration d'ensembles. Place royale, alors un quartier pauvre, profite de l'intervention de la Chambre de commerce, d'architectes, puis d'une volonté de transformer le tissu urbain. La préservation est vite mise au service d'une image destinée à l'attention des touristes, celle du Régime français, du Vieux-Québec pittoresque.

Le patrimoine en vient à se rattacher d'abord à un territoire et à son environnement patrimonial, beaucoup plus qu'à des monuments considérés comme entités séparées. On passe du patrimoine *dans* la ville, au patrimoine *de* la ville. C'est l'époque des nouveaux experts et des grands inventaires. L'ensemble urbain fournit un contexte de pertinence aux valeurs que l'on veut ainsi protéger. L'authentique en vient à se situer dans le temps et sort peu d'un champ disciplinaire étroit. D'autres préoccupations expertes s'inscrivent alors dans ce mouvement ; en particulier l'esthétique et la cohérence architecturales. Ce mouvement conteste les fixations de la période précédente sur le Régime français.

Dans un quatrième temps, on met en évidence la ville-patrimoine²⁰. Le patrimoine devient un discours, la ville, une représentation ; Québec, une ville-symbole et une ville-mémoire.

18. Alain Roy (1995) examine minutieusement cette évolution dans son mémoire de maîtrise.

19. D'ailleurs, on continue encore à classer, à reconnaître ou à inscrire des bâtiments au registre des biens immobiliers protégés, pour la raison qu'ils ont abrité un poète, un historien, un premier ministre, une personnalité. Le bâtiment devient le lieu d'ancrage du personnage et le symbole évocateur, certes tangible, mais aussi un peu artificiel.

20. D'ailleurs reconnue comme telle par l'UNESCO en 1984.

L'intervention patrimoniale devient une idée flottante entre le pouvoir gouvernemental qui légifère en transférant aux municipalités la responsabilité du patrimoine bâti, mais rarement les crédits nécessaires à leur préservation ou à leur mise en valeur²¹. L'idée de partenariat devient une excuse pour ne rien faire, un moyen d'économiser, une stratégie de responsabilisation. Sous l'influence politique, la bureaucratie de l'État veille à assurer un équilibre par région, par fonction et selon les clientèles. Progressivement, la Commission des biens culturels, qui a remplacé la Commission des sites et monuments historiques, cesse de trouver sa légitimation dans l'intervention. Elle publie *Les chemins de la mémoire ; regard sur son parcours*, entreprise livresque à intention touristique.

L'ARCHÉOLOGIE HISTORIQUE²²

L'archéologie historique suit une rationalité comparable à certains égards. Dans sa phase initiale, elle prend la forme de la recherche de trésors historiques. Elle se préoccupe d'abord des sites riches de potentiel pour rappeler les grands personnages. La recherche, dans les années 1830 à 1850, des vestiges de La grande Hermine abandonnée par Jacques Cartier et, dans les années 1920, celle du tombeau de Champlain en constituent les exemples peut-être les plus marquants. Et cette pratique s'étend facilement jusque dans les années 1970, sinon jusqu'à nos jours. Cette archéologie s'intéresse également à l'objet bâti remarquable : le Parc de l'artillerie, la Place royale, les Forges de Saint-Maurice.

Au début des années 1960, l'archéologie historique se développe et raffine ses pratiques. Elle devient une affaire d'experts dont on écarte les amateurs. Cette archéologie se veut plus sociale. Elle donne lieu à la construction de typologies élaborées d'objets domes-

21. Les destructions sauvages s'accumulent. On en vient à raser le premier moulin de la Nouvelle-France pour le remplacer par un garage de tôle, sans grande protestation de qui que ce soit.

22. Les apports de Marcel Moussette sont considérables et nous l'en remercions, de même que Réginald Auger pour ses judicieux commentaires.

tiques²³. Cette phase est marquée par la réalisation d'inventaires exhaustifs, par la constitution d'ensembles, par la construction de typologies et par une sensibilité à différents thèmes, comme l'alimentation, le vêtement, l'aménagement domestique ; elle privilégie une approche centrée sur les modes de vie.

Dans une troisième phase, l'archéologie devient explicative. L'opération archéologique n'aboutit plus simplement à décrire, ni même seulement à comprendre une installation au sol, mais à le situer dans un contexte élargi. Elle met en évidence des matrices séquentielles centrées sur le domestique et parfois le quotidien. Elle devient quantitative et statistique. À l'identité de faits (objets, dimension, maçonnerie) se sont ajoutés les éléments de fonctions qui s'insèrent en gros dans deux grands axes de problématique : l'évolution technologique et l'environnement.

Le site prend sa signification par ses contextes. Tout matériau d'information devient une source utile. L'archéologie historique a de plus en plus recours aux sources écrites et orales. Toutes les périodes historiques prennent une égale importance. L'étude d'un site comme le Palais de l'intendant produit l'image d'une accumulation d'usages et de sens et explique ainsi le passage dans le temps, du Palais de l'intendant au parc d'itinérants²⁴. Elle traduit la spécificité de chaque occupation et le système d'occupation propre à chaque période²⁵.

La principale caractéristique de cette évolution réside dans le passage dans les années 1980 d'une archéologie *dans* la ville à une archéologie *de* la ville. L'artefact étudié traduit, par la transformation

23. Sur le plan des méthodologies, l'archéologie est dans une situation particulière. En effet, le chercheur détruit sa source à mesure que sa recherche progresse, d'où des conditionnements contraignants : nécessité d'être exhaustif et recherches fragmentées. Les recherches sont donc conduites de façon très minutieuse.

24. Bel exemple de passé réapproprié qui vient corriger les erreurs de l'histoire et symboliser les fonctions et les valeurs anciennes.

25. Cette pratique qui vise à comprendre a été bien développée par J.-C. Gardin dans *L'archéologie théorique*, ouvrage publié en 1975. Elle a déclenché, dans le temps, les foudres de Jacques LeGoff, qui réfutait ces prétentions que son impérialisme disciplinaire faisait juger totalitaires.

de ses matériaux ou de ses formes, une évolution économique de la ville, l'action d'acteurs économiques, les besoins et les goûts d'une population. L'intervention archéologique est réinsérée dans une dynamique culturelle intégrée. L'archéologie passe également d'une priorité attachée à la sauvegarde à une démarche influencée par la mise en valeur. Elle produit des résultats novateurs, comme la remise en évidence de la territorialité initiale de Montréal, dans le musée d'archéologie de Pointe-à-Callière, et la constitution d'une diversité de parcours des vestiges archéologiques.

Ces innovations incitent à la création de nouveaux partenariats. Elles modifient le type de publication. Elles aboutissent à un questionnement de la discipline qui rappelle tout le chemin parcouru²⁶. Un événement récent est révélateur de cette trajectoire et de ses sinuosités. Durant tout l'été 1992, les journaux de Québec ont régulièrement fait la manchette avec la recherche du tombeau de Champlain. Au-delà du conflit entre des amateurs et des spécialistes ou entre des personnes, le rapport à la discipline me semble particulièrement révélateur. Ceux qui s'opposaient à cette entreprise prônaient plutôt la valeur et la signification de l'assemblage des diverses variétés de tessons, qu'ils jugeaient la plus pertinente des interventions sur les plans scientifique et culturel. C'était, à notre avis, oublier ou méconnaître l'importance symbolique des objets pour la société dans sa relation au passé.

Les regards portés sur ces disciplines révèlent des chemine-ments qui empruntent des voies similaires dans le temps. On y trouve des phases, des chevauchements, des tensions, des innovations et des discours comparables et apparentés à ceux de l'histoire. Et le rapport présent-passé est souvent inversé, dans un mouvement qui fait se substituer la diffusion à la sauvegarde.

26. Voir les sujets abordés dans la revue québécoise d'archéologie historique *Mémoires vives* et l'article de Katherine Tremblay « L'archéologie est-elle sur la bonne longueur d'onde ? »

L'HISTOIRE

L'histoire, par sa longue tradition scientifique, a beaucoup contribué à enrichir la perception de ces trajectoires. Plusieurs auteurs ont longuement débattu des intentions, des courants et des types d'histoire. Je veux m'attarder un peu aux transformations récentes pour comprendre le fonctionnement d'un groupe à l'intérieur d'une discipline et les processus qui animent les transformations.

Après un siècle de production centrée sur une idéologie de survivance faisant la belle part aux héros de la Nouvelle-France, la pratique historique a pris un tournant scientifique adoptant une démarche de plus en plus fondée sur le document. Par la suite, l'histoire au Québec est rapidement et massivement passée dans les années 1960 à une histoire sociale qui visait moins l'exemplarité que la représentativité. On assiste alors à une multiplication de jeunes chercheurs qui se penchent sur l'étude des groupes sociaux, des structures socio-économiques, du monde ordinaire pour évaluer les contributions principales à la construction des sociétés dans le temps. De fait, ce « social » ne se confine pas à l'étude des groupes sociaux ou à une catégorie analytique globale, mais à des méthodes, des techniques et des pratiques historiquement situées, à une approche du passé qui, en somme, a permis de construire une telle catégorie.

Histoires d'experts, bientôt histoire à problématique avec son lot d'incitatifs heureux pour rendre la recherche significative, mais aussi histoire avec ses limites. Bien que d'une durée remarquablement longue et malgré ses apports extraordinaires, cette histoire sociale a essuyé de nombreux reproches : désarrois de la quantification, modèles simplificateurs, significations des moyennes. Outre l'oubli qu'elle faisait de l'homme²⁷, un des problèmes de cette pratique de l'histoire sociale résidait dans le fait qu'elle ne laissait pas de place à des formulations autres que scientifiques. D'où une production souvent si sèche et si pointue qu'elle ne débordait pas

27. Comme le rappelle si bien un titre de Fernand Dumont, *L'anthropologie en l'absence de l'homme* (Paris, PUF, 1981).

ses frontières disciplinaires et ne rejoignait pas les attentes et les sensibilités des collectivités. L'histoire sociale a perdu son prestige comme lieu intellectuel contributoire à la formulation de projets de société. En conséquence, depuis une dizaine d'années, devant cette perte de popularité, les jeunes chercheurs se sont tournés vers d'autres avenues.

À ce moment, des substituts prennent la relève. Le cheminement vers une « autre » histoire emprunte toute sorte de détours. Les revues dites de vulgarisation se multiplient. Le public demeure entiché du passé comme le montrent les vogues de la généalogie et du patrimoine, ainsi que les énormes succès d'écoute des séries télévisées à caractère historique. Et les spécialistes des sciences exactes écrivent leur propre histoire.

Plusieurs spécialistes d'histoire sociale deviennent délinquants et franchissent les frontières des disciplines et les garde-fous qu'on avait cru assurés. Une nouvelle histoire de type culturelle voit le jour sous le signe de la multidisciplinarité. Les uns y décèlent un premier signe d'effritement de l'histoire sociale ; d'autres y voient son extrême vitalité. Renouveau ou rajeunissement, ces pratiques sont souvent présentées comme un éclatement. Et cet éclatement paraît s'étendre à tout le domaine des sciences humaines et sociales²⁸. Pourtant, cette histoire vise à saisir l'humain dans sa totalité indivisible et indissociable. La naissance devient l'occasion de traiter d'un univers féminin, la mort, celle de la perception du sens de la vie. L'occupation et l'implantation au sol sont analysées comme composantes d'un écosystème. Les chercheurs se penchent sur la culture populaire, les femmes, les relations entre les sexes, la culture de la famille, la vie quotidienne, la vie urbaine. En tout, de façon intrinsèque ou par les théories de la contextualisation, on recherche des cohérences d'ensemble, tentant d'associer l'unique et l'universel.

L'affirmation d'une nette démarcation s'exprime alors sous forme de rupture. Elle marquerait le début d'une autre génération de

28. Voir notamment le bilan de la « Situation de la recherche 1962-1984 », *Recherches sociographiques*, XVI, 1, 2, 3, 1985.

production historique influencée par les perspectives ethnologiques. Les tenants de cette transformation prônent clairement l'indiscipline. Cette histoire que l'on peut appeler culturelle n'est cependant pas facile à cerner²⁹. On y trouve des pratiques et des dénominations aussi nombreuses que variées. En général, chacune des appellations recouvre une pratique combinant matériau, mode d'analyse et nature du produit de la recherche, de façon intimement liée et non interchangeable. Ces pratiques prennent tout leur sens et toute leur force dans la finalité poursuivie : saisir les valeurs qui animent la vie des relations sociales. Ainsi historiographie et égo-histoire, macro et micro histoire, histoire et mémoire, sémiologie et postmodernisme, représentation et mentalité ou imaginaire, bilan synthétique ou récit paraissent le fruit de démarches autonomes et incompatibles.

Cette vogue d'histoire culturelle est marquée lourdement par ce qu'on a appelé « le tournant linguistique » (Eley, 1992 : 163s.) ; les mots postmodernisme, déconstructionnisme et représentations sont à la mode. Elle se caractérise par un rapprochement avec l'intelligibilité fondée sur l'imaginaire, empruntant largement à la linguistique dans ses méthodes (la sémiologie), à la littérature dans ses approches (la métaphore), à l'art dans ses modes de lecture des traces. La représentation, structurée symboliquement comme des textes, est une présupposition centrale de l'anthropologie culturelle. Cette manière de conceptualiser le passé repose sur un fondement essentiel : le texte n'a pas un sens en soi, il est socialement construit et ce qui est considéré comme un fait réel est en fait un construit médiatisé par une constellation de contingences : idéologiques, matérielles, historiques, culturelles, à la limite, individuelles. En

29. Il faut bien se garder de présenter cette pratique de l'histoire plus unifiée, plus cohérente ou plus logique qu'elle ne l'est. La multiplicité des petits réseaux de chercheurs en montre bien la disparité. Tout le domaine des représentations a également donné lieu à une production abondante depuis quelques années. La vogue de la muséologie, les nouvelles préoccupations d'ordre multiculturel, la place faite aux études féministes ont beaucoup remis en question nos pratiques et nos présupposés. La multiplication du nombre de travaux de type historiographique, les nombreuses études sur les manuels et encore plus sur les commémorations montrent cette transformation des attitudes par rapport à la science. Il faudrait enfin ajouter tout le courant technique de l'histoire appliquée et de la recherche-action.

somme, la vie est un récit et en étudiant les jeux de langage, il devrait être possible de dégager les structures qui construisent ce récit. En ce sens, ce sont les mots qui donnent aux choses une réalité et non la réalité qui donne naissance aux mots. Tout n'est que discours, le monde entier devient texte. La réalité n'est qu'imaginaire³⁰, la science, que récit construit.

Il nous semble que la distinction fondamentale tient finalement au positionnement du chercheur vis-à-vis de la science ou de l'histoire, à la relation du chercheur à son objet. Telle qu'elle est exprimée par les postmodernistes dans le tournant linguistique, elle s'attache aux moyens par lesquels ces significations se construisent. Plutôt que d'insister sur ce que le texte signifie, il est plus fructueux de saisir comment il fonctionne. La textualité devient la métaphore de toute réalité. Les nouvelles questions portent sur la culture de consommation, les technologies visuelles, les photographies, la publicité, les films, en quelque sorte une culture des apparences. Les nouvelles méthodes de critique littéraire textuelles, structurales et linguistiques sont appliquées à l'histoire. Sur le plan méthodologique, la sémiologie, présentée comme une méthode transdisciplinaire, surpasse toutes les autres démarches. Le changement serait essentiel, une modification de fond plutôt qu'une exploration de nouveaux territoires. C'est l'architecture d'ensemble qui se serait transformée, un déplacement du regard et de l'étude du chercheur. Le produit devient partie de la société communicationnelle. Là s'inscrivent les positions relativement à la science et les engagements des chercheurs. L'objectif du chercheur n'est plus de produire de la science, mais de faire changer la société.

C'est, selon Geoff Eley le point où le débat en est arrivé. Un nombre relativement restreint d'historiens ont pris le train jusqu'au terminus. Un groupe beaucoup plus important de spécialistes d'histoire sociale continue de travailler à peu près comme avant et assure

30. Luc Bureau, dans un texte d'annonce d'une conférence au Musée de la civilisation de Québec, affirme : « Nous n'habitons pas directement le monde, nous habitons plutôt à l'intérieur de nos propres images de celui-ci, un monde auquel notre inconscient collectif a donné diverses appellations : ville, pays, forêts. », auxquels on pourrait ajouter le froid et l'hiver.

une reconstruction documentée du passé. Généralement informés de ces perspectives théoriques, ils y sont peu intéressés et se contentent d'évaluer où tout cela conduit.

Ces observations montrent comment, de la famille des disciplines du passé, se dégagent des poussées innovatrices, qui laissent derrière elles des trajectoires individuelles et des chevauchements, où les pratiques conservent un caractère traditionnel tout en s'adaptant en général aux nouvelles données incontournables qui émanent de ces réflexions, recherches et travaux. On ne peut pas dire pour autant que les différentes approches ont perdu toute efficacité ou toute légitimité. De fait, il restera dans la profession une diversité des manières de faire de l'histoire, qu'il importe d'ailleurs de préserver. Aucune approche ne saurait se prendre pour la reine des pratiques scientifiques. Inversement, il n'y a aucune raison de vouloir instaurer une sorte de police intellectuelle. Par-delà ces disparités, un consensus se dégage : un bon nombre de chercheurs s'interrogent sur leurs pratiques et réfléchissent à leur trajectoire.

Le cheminement des différentes disciplines du passé fait ressortir des innovations et des adaptations, mais plus encore une maturation, une continuité, une interaction. Malgré les discours de rupture, on repère une sorte de cumul, à la fois dans les savoirs et dans les pratiques, de même que des écarts bien relatifs dans le parcours des disciplines. Il y a là une sorte de mouvement culturel général qui devrait être mieux observée dans le rapport des sociétés à leur passé.

Il n'en reste pas moins que le processus de révision critique est généralement de nature conflictuelle³¹. Il produit un débat utile, voire indispensable, mais qui a d'autant plus de chance d'être fructueux qu'il sera éclairé, c'est-à-dire qu'il reposera sur une base commune ou comparable, partagée et nuancée, d'où le recours à des modèles de référence, adaptés aux besoins, afin de le rendre efficace et de l'approfondir. Il est utile d'en rappeler sommairement les éléments.

31. Nous sommes d'accord avec l'idée qu'il est nourri par des désaccords et ponctué d'apports perturbateurs plutôt qu'assujéti à un mouvement de logique interne.

Edmond-Marc Lipiansky (1986) a construit un modèle d'analyse de l'identité à trois pôles :

- l'identité de fait basée sur des réalités observables et mesurables comme l'âge, le sexe, la taille, la couleur des cheveux, etc. ;
- l'identité de rôle qui procède de l'adaptation à son environnement. On se comporte différemment dans le sport et le loisir, en famille et au bureau. On s'adapte à l'autre, au groupe dont on veut faire partie ;
- l'identité d'appartenance ou de valeur. C'est elle, en général, qui commande aux autres, qui dicte les choix fondamentaux. Elle préside en particulier à la décision de s'identifier ou non à un groupe.

L'intérêt de ce modèle réside surtout dans la possibilité de le réinscrire dans un processus dynamique. Chacune des données de l'identité interagit avec les autres, mais la finalité jouit d'une primauté incontestable. Même si l'intention fondatrice se survit à elle-même, le processus de la recherche ou de la création fait évoluer l'œuvre de forme en forme, d'esquisse en esquisse, dans une direction imprévisible. La mise au point d'une œuvre scientifique se déplace dans le temps sur une trajectoire qui obéit aux lois qui gouvernent les pratiques.

Dans une étude de l'espace urbain, le géographe Gilles Ritchot (1977) pallie l'absence relative de la temporalité dans le modèle Lipiansky. Il propose une morphogénèse du patrimoine immobilier, chaque phase se définissant par les couplages matériau/technique d'assemblage, forme/fonction. Ce modèle centré sur la manière de produire permet de dégager les éléments qui structurent les phases de production dans le temps. On peut résumer succinctement sa démonstration de la façon suivante :

Dans la première phase, un artisan choisit lui-même son matériau, œuvre plus ou moins sans plan, procède au traitement et à l'assemblage des matériaux et construit le bâtiment du début à la fin avec un outillage qu'il possède et dont il assure l'entretien.

Dans une deuxième phase, les matériaux primaires ont déjà fait l'objet d'une transformation. C'est la brique ou la pierre taillée. La

construction requiert la contribution de divers hommes de métier : un charpentier, un menuisier, un maçon dont les connaissances expertes sont seules garantes de qualité. Déjà, un entrepreneur dirige les travaux d'ensemble et il est responsable du produit.

Dans la troisième phase, le bâtiment s'apparente au résultat obtenu sur une chaîne de montage. Les matériaux sont industriels (amiante, aluminium, verre). L'outillage se mécanise. Le nombre et la spécialité des ouvriers se multiplient. L'entrepreneur travaille à partir de plans spécialisés, habituellement préparés par un architecte.

Dans la quatrième et dernière phase, les matériaux sont produits en usine et amenés sur place pour la pose (plaques de béton précontraint, verre bétonné, charpente d'acier). La fabrication est automatique. L'artisan a perdu beaucoup de place. C'est un conducteur de grue mécanique, par exemple, qui opère une bonne partie du montage.

Cette façon de voir offre plusieurs avantages. Elle situe les éléments structurants dans le temps. Elle montre bien qu'ils sont étroitement interreliés. Ainsi, l'intention (construire un bâtiment, par exemple) ne suffit pas à caractériser les pratiques, d'où la reprise de l'idée de morphogénèse pour étudier la famille des disciplines historiques dans le temps³².

La morphogénèse du passé, c'est à la fois une genèse et une morphologie, mais c'est aussi plus que cela :

- genèse, elle vise à produire une trame explicative linéaire, à partir de la naissance ;
- morphologie, elle tente de reconstituer la grammaire qui regroupe les éléments en genres, variétés et espèces ;
- en ce sens, elle va au-delà du repérage des tendances principales d'une production historique contextualisée par les rapports du chercheur au présent.

32. Nous ne retenons pas toutefois dans ce modèle l'aboutissement de type politique qu'en tire Gilles Ritchot.

La morphogénèse se veut une totalité organisatrice en action, une recherche des principes organisateurs des pratiques scientifiques, une analyse du cheminement des connaissances qui associe le genre et les générations.

La gènèse introduit le sens de la continuité, du cheminement, de la trajectoire. Cela est d'autant plus important à rappeler que chacun des courants structurants s'est toujours affirmé par ses démarcations par rapport aux tendances majeures précédentes. Ces démarcations ont d'ailleurs souvent pris la forme de discours de coupure fondamentale³³. Si l'approche par la genèse traduit une évolution, elle comporte également une accumulation de savoir-faire, souvent cachée cependant par les discours de rejet des innovateurs. Dans cette trame, il y a un constant ajustement : par modernisation dans l'adaptation des anciennes pratiques aux nouvelles, mais aussi, par tradition, dans le constant maintien des anciennes pratiques dans les nouvelles. Le rejet des anciens s'accompagne pourtant d'une récupération des fondements et des acquis de ces traditions scientifiques. En somme, les conflits de générations s'accompagnent d'une nécessaire coexistence de générations. Et tout cela est aussi mouvement inscrit dans une continuité.

Ce constat nous rapproche des modèles dégagés par Edgar Morin, qui montre comment une rationalisation, s'éloignant constamment de ses principes fondateurs, perd graduellement de sa pertinence et se rapproche du chaos qui permet une nouvelle rationalisation. Ainsi la théorie du schisme d'Edgar Morin (1977 : 47) vient éclairer les opérations de transformation. Le schisme prend figure de désordre générateur. Il est essentiel à la morphogénèse. Il concentre la déviance dans un discours mobilisateur de rejet. Il produit toutefois une réaction positive qui conduit à une nouvelle stabilité. Il ne s'agit donc pas de trajectoires déterminées, d'états,

33. En fait, la rupture n'est jamais aussi grande qu'on le dit. Il y a une sorte de récurrente querelle d'anciens et de modernes, mais où l'ancien n'est pas aussi dépassé que les innovateurs le disent et les modernes, moins innovateurs qu'ils ne se pensent. Il faut éviter de se laisser prendre au piège de l'évolution (si ce n'est à une théorie implicite de progrès) que comporte ce discours. Il ne suffit pas qu'une nouvelle génération émerge pour que l'ancienne devienne désuète ou perde sa légitimité.

mais d'une succession de formes complexes. Il n'y a pas un changement brusque de trajectoire. Le bruit promoteur d'une organisation finit par la détruire. Le bruit, c'est le nouveau, le différent, l'inattendu, l'étranger, ce qui menace, une violence. Le système est attentif au bruit, mais le bruit nourrit le système et le transforme.

Mais comment assurer une coexistence harmonisée entre ces différentes pratiques ? Comment naviguer entre un totalitarisme impérial et un impérialisme vieillissant. Là où se pense le passé, naît toujours une forme neuve, rarement acceptable pour tous, toujours voulue par un groupe minoritaire qui aura su expliciter sa propre cohérence et la mettre au service de son pouvoir. La reconnaissance d'un mouvement général, surtout quand elle s'accompagne d'un discours de positionnement hiérarchisé, ne suffit pas. Le chercheur en quête de la légitimité de sa propre pratique pourrait se décourager en se situant dans l'un des temps anciens de la pratique ou entrer dans le mouvement (et dans la bagarre) en renonçant à ses propres convictions. Comment peut-on assurer un désordre positif et constructif, ouvert et stimulant ?

Jacques Attali (1984) nous fournit une piste intéressante dans *La figure de Fraser*. Il y développe l'idée d'une spirale qui s'enroule autour d'un point fixe. Mise en rotation, la fuite masque une permanence et la diversité dissimule une invariance. Dans l'étude de la direction des faits, finissent toujours par se retrouver des invariants qui résident dans le mouvement. La spirale présuppose un fond commun, une trajectoire et un retour. Les récentes recherches sur la territorialité ou l'événement illustrent bien cet effet de retour, mais également leur position sur une autre ligne de la spirale, parce que les sensibilités ont évolué. De fait, les travaux historiographiques ont démontré depuis belle lurette que toute production, sans exception, était bien de son temps. Le chercheur n'évolue pas hors de son milieu et de son environnement. Ainsi, à certains égards, tout le monde participe, à des degrés divers, à chacune de ces phases, mais il occupe une place spécifique sur la spirale, par les approches et par les thèmes qu'il privilégie.

Qu'en reste-t-il ? Le désordre paraît plus présent et plus stable que l'ordre. On passerait son temps à refaire le monde plutôt qu'à

le vivre. Là serait donc le véritable tronc commun des pratiques ; systèmes complexes, non seulement inachevés, mais inachevables. Ils permettraient de saisir le sens d'une transition et non simplement de décrire des états. Ils montreraient les flux du changement dans la continuité des rapports. Ils inciteraient à refaire un monde commun avec des partenaires.

Ce regard limité à la famille des disciplines du département d'histoire de l'Université Laval ouvre sur de grands horizons. Il traduit pour le Québec une constante recherche de pertinence sociale qui rend nécessaire la production d'une image de nous-mêmes et explique l'importance prise par les représentations. Il donne également le recul et la hauteur qui permet jusqu'à un certain point d'élever la question à un niveau conceptuel. Cette morphogénèse révèle un processus culturel qui se vérifie dans d'innombrables endroits. Elle s'illustre par un fonctionnement à différentes échelles et dans le temps d'une vie comme dans celui d'une société. Elle montre que les démarches sont en quelque part soumises aux mêmes influences, où matériau, mode d'assemblage, valeur symbolique forment un tout interrelié en interaction dynamique. Elle éclaire la position du chercheur entre l'objectif de changer l'ordre des choses et celui de rappeler les cohérences d'hier. Elle incite à se situer en regard de deux grands schèmes d'intelligibilité : l'un qui étudie la mémoire dans la culture, l'autre qui regarde la culture comme mémoire.

Bibliographie

- Attali, Jacques (1984), *La figure de Fraser*, Paris, Fayard.
- Banti, Alberto M. (1991), « Storie e microstorie ; l'histoire sociale contemporaine en Italie, 1972-1981 », *Genèses*, 3 (mars), p. 134-147.
- Cardin, Martine (1992), « Archivistique : information, organisation, mémoire. L'exemple du mouvement coopératif Desjardins, 1900-1990 », Thèse de doctorat (histoire), Université Laval, Sainte-Foy.
- Charle, Christophe (dir.) (1993), *Histoire sociale, histoire globale, Actes de colloque*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- Corbin, Alain (1992), « Le vertige des foisonnements, esquisse panoramique d'une histoire sans nom », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 39-1 (janvier-mars), p. 103-126.
- Couture, Carol, Jacques Ducharme et Jean-Yves Rousseau (1988), « L'archivistique a-t-elle trouvé son identité? », *Argus*, 17-2 (juin), p. 51-60.
- Davallon, Jean, Gérald Grandmont et Bernard Schiele (1992), *L'environnement entre au musée*. Lyon/Québec, Presses universitaires de Lyon/Musée de la civilisation de Québec.
- Eley, Geoff (1992), « De l'histoire sociale au tournant linguistique dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », *Genèses*, 7 (mars), p. 163-193.
- Etchegoyen, Alain (1990), *Les entreprises ont-elles une âme ?*, Paris, François Bourin.
- Hamon, Maurice, et Félix Torres (1987), *Mémoire d'avenir, l'histoire dans l'entreprise*, Paris, Economica.
- Jodelet, Denise (dir.) (1991), *Les représentations sociales*, Paris, PUF.
- Lipiansky, Edmond-Marc (1986), « Identité, communication et rencontres interculturelles », *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, 5 (juin), p. 7-49.
- Mathieu, Jacques (1987), « L'objet et ses contextes », *Bulletin d'histoire de la culture matérielle*, 26, Ottawa, Musée des civilisations, p. 7-18.
- Mathieu, Jacques, et Martine Cardin (1991), « Jalons pour le positionnement de l'archivistique », *La place de l'archivistique dans la gestion de l'information : perspectives de recherche*, Montréal, Groupe interdisciplinaire de recherche en archivistique, p. 101-126.
- Medick, Hans (1990), « Missionnaires en canot. Les modes de connaissance ethnologiques, un défi à l'histoire sociale », *Genèses*, 1 (septembre), p. 24-47.
- Morin, Edgar (1977), *La méthode*. T. 1, *La nature de la nature*, Paris, Seuil (coll. Points).
- Ritchot, Gilles (1977), *Rapport d'étude sur le patrimoine immobilier : déposé au ministères des Affaires culturelles de Québec*, Montréal, Centre de recherches et d'innovation urbaines.
- Roy, Alain (1995), « Le Vieux-Québec, 1945-1963. Construction et fonction sociales d'un lieu de mémoire nationale », *Mémoire de maîtrise (histoire)*, Université Laval, Sainte-Foy.
- Schorske, Carl E. (1990), « L'histoire et l'étude de la culture », *Genèses*, 1 (septembre), p. 5-23.